

Memona Hintermann, grand reporter

«Le Liban est un modèle pour le monde»

■ Grand reporter pour la télévision française, Mémona Hintermann a fait plusieurs tours du monde afin de couvrir les événements qui ont marqué ces trente dernières années. Elle est de passage au pays du Cèdre pour parler de son extraordinaire parcours. *Magazine* l'a rencontrée.

Qu'étes-vous venue dire?

Je suis venue parler de ce que je connais le mieux: mon histoire! Je suis née sur l'île de la Réunion, d'un père indien musulman et d'une mère française bretonne émigrée. Or, les thématiques liées à la culture et à l'identité sont fortement débattues en France depuis quelques années. Je suis entrée dans les discussions au moment des émeutes qui ont eu lieu en France en 2005. J'ai vu qu'on s'attaquait aux écoles et aux symboles de la République. Cela m'a frappée.

Pourquoi venir en parler au Liban?

A la Réunion, les cultures se mélangent et ce n'est pas un problème. Tout le monde vit ensemble. Ceci est possible grâce à la République: pensez ce que vous voulez, priez le Dieu que vous voulez, tant que vous obéissez aux règles de la République. Il me semble qu'ici, c'est aussi le cas. La Réunion et le Liban ont des points communs. Dans une chronique que j'ai récemment écrite pour le quotidien réunionnais, je comparais l'île au pays du Cèdre.

Comment traite-t-on du Liban dans les médias français?

C'est la première fois que je viens à Beyrouth en temps de paix. A la télévision, on ne couvre que les crises. Il n'y a aucun suivi qui permettrait aux téléspectateurs de comprendre les enjeux. Nous sommes comme des abeilles qui butinent et repartent aussitôt, car il faut déjà couvrir une nouvelle information à l'autre bout du monde. C'est dommage. On devrait plus parler du Liban. Il faut exporter la réussite de ce pays; c'est un modèle pour tout le monde. Le Liban peut aider la France à voir clair et avoir de l'espoir face aux enjeux culturels.

Vous êtes née dans une famille très modeste. Pourtant, 25 ans plus tard, vous présentiez le journal télévisé. Comment cela a-t-il été possible?



LA TÊTE HAUTE

Mémona Hintermann est née en 1952, dans une famille très modeste de l'île de la Réunion. Sur dix de ses frères et sœurs, quatre sont morts de pauvreté. Elle rejoint la métropole en 1976, où elle effectue 35 années de grands reportages pour la chaîne *France 3*. En 2007, elle publie *Tête haute*, livre dans lequel elle s'attaque aux problèmes de l'immigration, du racisme, du passé colonial. Elle a, depuis, publié deux autres ouvrages: *Quand nous étions innocents*, en 2009, et *Ils ont relevé la tête* en 2010, écrits avec son mari Lutz Krusche.

Grâce à l'école républicaine. Je suis l'avant-dernière de la fratrie de onze enfants. La petite dernière et moi-même sommes les seules à être allées à l'école. Les autres ont dû travailler pour que nous puissions faire cela. L'école c'était la perspective de sortir de cette situation. Ma mère a été héroïque.

Elle s'est dit: «Les deux petites dernières, on va les sauver». Je ne sais toujours pas où elle a puisé cela. L'école était à 3 kilomètres du village où je vivais. A part ça, je n'avais pas de télévision, pas de livres...

Où avez-vous trouvé cette soif de succès?

J'ai toujours rêvé de faire ce métier. Pour autant, je n'ai jamais fait de plan de carrière. Un jour, à la Réunion, quelqu'un m'a dit: «Travaille pour ta réputation, ta réputation travaille pour toi». A *France 3*, on me laisse travailler, c'est tout ce que je demande. Je peux également travailler avec de grands professionnels sur chaque voyage. C'est quelque chose de très important. Je n'ai jamais voulu en changer.

Votre métier suscite une grande admiration. Comment couvrir l'information internationale de manière «juste»?

En France, on parle beaucoup de déontologie. Or, un mot m'est encore plus précieux, c'est l'honnêteté. En suivant la déontologie, on a le droit de fermer les yeux sur un massacre par exemple. L'honnêteté, c'est de dire: «Je ne sais pas, mais il se peut qu'il se passe quelque chose ici». Surtout ne pas avoir peur de dire «Je ne sais pas». Il ne faut pas hésiter non plus à être du côté des civils. Croiser les sources, ne pas se laisser manipuler. Nous ne pouvons pas détenir la vérité. Nous donnons la parole aux témoins, et nous analysons.

Les Français parviennent à s'informer sur la Syrie malgré l'absence de reporters occidentaux, grâce aux journalistes citoyens par exemple. Peut-on se passer des reporters?

Non, et je ne dis pas ça par corporatisme. Nous avons des règles qui nous obligent à travailler de manière professionnelle: informer, expliquer, aider les gens à comprendre. C'est une profession, ça ne peut pas être une passion ou un passe-temps. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR C.F.